

# « Les légendes sont beaucoup plus locales et

**La dialectologue chaux-de-fonnière Aurélie Reusser-Elzingre (40 ans) vient de sortir un livre aux éditions Alphil. Baptisé «Vouivres, sorcières, grimoires et loups-garous: Contes et légendes du Jura», cet ouvrage est constitué de 20 récits recueillis en patois par feu Jules Surdez, instituteur à Saignelégier, aux Bois et à Epiqueuz. Des histoires terrifiantes, drôles aussi parfois. «La plupart finissent bien ou pas trop mal» s'amuse Aurélie Reusser-Elzingre. Interview.**

Comment avez-vous eu accès aux écrits de Jules Surdez?

Lors de ma recherche de doctorat en dialectologie, mon professeur de thèse m'a apporté ses manuscrits. J'avais déjà travaillé sur le patois jurassien avec Marie-Louise Oberli, pour son glossaire patois des Franches-Montagnes. J'ai donc continué à travailler sur cette région linguistique. Comme j'ai fait des études littéraires, je préférais travailler sur un corpus littéraire. Et les contes traditionnels m'ont toujours attirée.

Vous avez sorti un premier ouvrage consacré aux contes de Jules Surdez en

2017. Quel était sa thématique et quelle est celle de ce deuxième opus?

Le premier livre est une version vulgarisée de ma thèse. Il rassemble divers contes et légendes, lesquels illustrent la nombreuse collecte de Jules Surdez. J'ai quand même rassemblé plus de 800 récits! Le livre qui vient de sortir est consacré aux sorcières et créatures maléfiques. Il est plus facile d'accès et peut se lire en famille ou entre générations.

Savez-vous comment Jules Surdez est parvenu à réunir toutes ces histoires?

Jules Surdez a enquêté auprès de son entourage, de familles du village, de voisins ainsi qu'au home de Porrentruy. Il a enquêté toute sa vie pour récolter des informations folkloriques, comme les coutumes, musiques, chants, jeux d'enfants, proverbes, anecdotes, contes et légendes, et tout ce qui concernait le patois.

Quel est le but que vous poursuivez? Préserver de l'oubli un très riche patrimoine culturel?

Mon but, c'est de sauvegarder et transmettre du patrimoine immatériel. Qu'il soit accessible à tous. Ce qui me fait le plus plaisir, c'est quand des conteurs et conteuses professionnels ou amateurs reprennent ces contes, car la boucle est bouclée. Des récits oraux, transmis depuis des générations, ont été récoltés, mis par écrit, puis transcrits, traduits, édités, lus et racontés à nouveau. Ce patrimoine nous appartient, il est souvent identitaire, les paysages nous sont familiers.

A votre avis, pourquoi le Jura est-il une terre de contes?

Je ne pense pas que le Jura soit plus une terre de contes que d'autres régions. C'est juste qu'à un moment donné, il y a une personne qui a pensé à récolter les histoires traditionnelles. Mais peut-être que dans d'autres régions, ces histoires ont été moins longtemps racontées. Je pense qu'on peut établir un rapport avec la disparition des patois, lesquels sont restés plus longtemps au XIX<sup>e</sup> siècle dans les cantons catholiques, ruraux et peu industrialisés.



Chargée de cours à l'Université de Neuchâtel, Aurélie Reusser-Elzingre a réuni dans son ouvrage des contes et légendes du Jura recueillis en patois par Jules Surdez.

## CONTE

### Le Petit Albert

Nos vieilles gens connaissaient autrefois bien des moyens de savoir si l'âme d'un défunt était allée au paradis ou en enfer. La messe de trentième – ou office de trentâ – et un grimoire, le *Petit Albert*, donnaient également tous deux, paraît-il, des informations fiables sur le sujet.

Office de trentâ devait si possible être célébré exactement trente jours après un décès. Plus d'efficacité lui était prêtée s'il se trouvait être le dernier d'une série de trente services quotidiens, et s'il était chanté dans la chapelle de l'un de nos saints rauraciens. Cette «coutume» ne s'est visiblement pas implantée chez nous.

A en croire l'une et l'autre de nos «fôles», des trentièmes de ce genre auraient néanmoins été clandestinement célébrés, dans les chapelles de Saint-Imier, de Saint-Fromond et de Saint-Ursanne. Les contes fantastiques précités rapportent que les offices en question étaient dits à rebours, à minuit. Les spectres des morts de la paroisse y auraient assisté.

Pendant l'absoute, quelques gouttes d'eau bénite pouvaient tom-

ber du goupillon de l'officiant sur l'un des parents du défunt; il fallait y voir le signe que l'âme de ce dernier était montée au paradis. Dans le cas contraire, c'est qu'elle était descendue au purgatoire ou en enfer.

Condition très difficile à satisfaire: cette messe funèbre devait être dite par un très vieux prêtre. Un jeune curé ne pouvait la célébrer sans risquer de perdre sa part de paradis. Après la cérémonie, il expirait et une «orfraie» emportait son âme dans ses serres.

À l'occasion, nos ancêtres consultaient le *Petit Albert*, pour connaître le chemin suivi par l'âme d'un défunt et le but de son voyage. Ce grimoire était un énorme livre, très pesant, qu'on se procurait difficilement. Suivant la contrée, son nom variait. Il s'appelait ici, le *Petit* ou le *Grand Albert*, là, le *Miroir* ou *La Clavicule de Salomon*. Le pénitent qui en possédait un exemplaire ne pouvait recevoir l'absolution de son confesseur qu'en prononçant ces mots: «I veûx allè tchaimpè le livre di Peut, lai neût que vînt, dains l'empouëse di Creux-ès-Dgenâches, aiprés aivoi étieupè et



*picchie dechus (J'irai jeter le livre du Malin, la nuit prochaine, dans l'empouëse du Creux-aux-sorcières, après avoir craché et pissé dessus)*. C'est du moins ce que nous rapporte la tradition.

Les feuillets de ce livre diabolique étaient noirs; le texte n'apparaissait – en rouge – que si l'on répétait par exemple trois fois, avant d'ouvrir

l'ouvrage et à haute voix: «*Livre di Peut, réponsme d'aivô des lattres roudges cman di saing. Disme v'âce qu'ât allè l'âme de mon hanne moue lai semâinne pèssèe; âté vés toi o bîn tchie le Bè?*» (*Livre du Malin, réponds-moi avec des lettres rouges comme le sang. Dis-moi où est allée l'âme de mon mari mort la semaine passée: est-ce vers toi ou bien chez Dieu?*).

Il y avait jadis, dans un hameau des Franches-Montagnes, un vieux paysan qui possédait un exemplaire du *Petit Albert*, fermé par un grand cadenas. Suspendue à une poutre noire et tordue de la cuisine, cette bible satanique n'était pas à la portée de toutes les mains. Comme tout grimoire, ce livre ne répondait pas volontiers aux questions qu'on lui posait. Il pouvait faire longtemps la sourde oreille avant de laisser apparaître son texte carminé. Il était parfois nécessaire de le frapper avec un objet saint. Seuls les sorciers parvenaient à supporter l'odeur nauséabonde qui s'en dégageait. Sauf concours d'un prêtre, nul ne pouvait se débarrasser de son *Petit Albert*. On avait beau le prêter,

# reliées à un lieu, parfois énigmatique »



Reusser-Elzingre (en médaillon) a traduit 20 contes de la région « Vouivres, sorcières, grimoires et loups-garous ».

Où les histoires orales jurassiennes puisent-elles leurs origines? De croyances religieuses ou populaires? De lieux énigmatiques?

Les contes-types de mon corpus jurassien (merveilleux, facétieux, d'animaux) existent dans toute l'Europe. On les retrouve déjà au Moyen Âge, dans la littérature des XII-XIII<sup>èmes</sup> siècles. Par contre, les légendes sont beaucoup plus locales et reliées à un lieu, parfois énigmatique. Comme un château en ruine, une grotte dans la falaise, une rivière (Le Doubs), un emposieu (Le Creux-des-Biches), un étang (Le Cul des Prés, situé entre Les Bois et Biaufond). Le fond religieux est aussi très présent et la transgression des interdits y est légion: ne pas se rendre à l'église le dimanche ou la nuit de Noël, manger de la viande durant le Carême, ne pas respecter ses vœux de mariage, jouer à faire le mort en s'emballant dans un linceul...

Diriez-vous que les contes ont construit l'identité de la région ou est-ce plutôt l'inverse?

L'un et l'autre, je pense. J'ai souvent entendu dire qu'autrefois, les jeunes villageois étaient éduqués par les histoires que les anciens racontaient durant les travaux des champs, la montée à l'alpage ou à la loge, le soin des bêtes à l'écurie ou durant les travaux d'aiguille et de ménage pour les filles. Ces récits mettaient des limites, en démontrant par exemple qu'on ne peut pas sortir de sa condition sans en payer le prix.

Vos ouvrages sont-ils des outils de référence sur le passé légendaire de la région?

Oui, je le pense. Car ce sont des récits authentiques et historiques. Je n'ai rien changé depuis leur collecte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ils sont liés au terroir et à la langue d'autrefois, le patois. C'est pour ça que j'emploie certains mots anciens, que je traduis dans un lexique.

Comment expliquez-vous que les gens nourrissent une vraie tendresse pour les contes?

Primo, je pense que ça renvoie à l'enfance. Autrefois, il y avait des contes

pour tous les âges mais, maintenant, les contes sont plutôt lus et racontés aux enfants. Deuxio, je suis certaine que les contes ont un côté identitaire et reliait, entre elles, toutes les personnes qui se sentent rattachées à leur coin de pays. Enfin, les contes façonnent notre paysage imaginaire. Par exemple, quand on est enfant, on est persuadé qu'un géant dort sous la montagne et que c'est pour ça qu'elle a cette forme de tête et d'épaule. Ou bien que des fées et des lutins habitent les roches humides et mousseuses de la forêt. Les contes offrent un peu de magie dans notre quotidien.

Y aura-t-il un troisième volume? Ou même une collection?

Une nouvelle collection « contes et légendes » vient de voir le jour chez Alphil, mon éditeur. J'envisage un prochain opus thématique, soit sur le Jura, soit sur le Valais, une région pour laquelle nous possédons aussi des manuscrits en patois à valoriser.

Propos recueillis par Perrine Bourgeois

le donner, le vendre, le déchirer, l'enfourer, le jeter dans un abîme, le brûler dans un four, on le retrouvait dès le lendemain, intact, chez soi. Par le biais de la confession, un curé avait toujours connaissance du nombre de grimoires possédés dans sa paroisse. Ce n'est qu'à l'approche de la mort que le possesseur d'un pareil livre consentait à s'en séparer. Généralement, il ordonnait *in extremis* à ses proches de le remettre au prêtre qui lui apportait les derniers sacrements. Après force hésitations, il se décidait enfin à en remettre la clef, cachée sous son oreiller.

Une page du *Petit Albert* listait tous les démons et la manière de les évoquer, à l'aide de cette formule: «Peuts diaïles que vôs êtes, à nom di Bé, aimouennès-vos très tu an l'aïppeul (Mauvais diables que vous êtes, au nom du Bon Dieu, accourez tous à cet appel).» Quand tous se présentaient – demeurant toutefois invisibles –, on pouvait être certain que l'âme d'un défunt était au paradis. Si l'absence d'un démon était constatée – si les lettres rouges de son nom devenaient soudainement noires –, ladite

âme s'était envolée pour l'enfer.

Dans la vallée du Doubs, entre Biaufond et Soubey (mais aussi en aval, dans le finage de la Réchesse), se trouvent de nombreuses colonies de cette belle tulipe des marais appelée *fritillaria meleagris* par les botanistes. Il s'agit du damier ou de la fritillaire pintade, qui croît dans les prés humides souvent inondés. Sa fleur est grande, campanulée, penchée, panachée de carreaux pourpres et blanchâtres disposés en quadrillage. À l'époque de sa floraison, au cours d'une nuit exceptionnellement chaude, on peut apercevoir – de manière assez rare – des *cieulettons*, c'est-à-dire des feux follets. Des récits fantastiques nous apprennent que jadis, en poursuivant l'une de ces flammes légères et fugitives, il était possible de connaître le sort réservé à une âme dans l'autre monde.

Le *Petit Albert* affirme que ce feu folâtre, lorsqu'on parvient à le saisir, se change en une très belle tulipe: il faut alors en déduire que l'âme de la personne qui nous était chère, a été emportée en enfer par le Malin. Au contraire, si le feu follet demeure

insaisissable, il y a tout lieu de croire que l'âme fugitive s'est réfugiée auprès de Dieu.

On sait aujourd'hui ce que sont les *cieulettons*: des flammes produites par des émanations de phosphore d'hydrogène, un gaz spontanément inflammable se dégageant dans les lieux marécageux et là où se décomposent des matières animales.

Lorsqu'ils vont acheter du bétail, certains éleveurs des Franches-Montagnes lient un bâton à leur poignet, à l'aide d'un cordonnet de cuir. Ledit bâton porte des entailles, utiles à certains mesurages. Pendant la nuit, un éleveur du hameau des Sairains suspendait toujours le sien à un clou, derrière une garde-robe.

Il arriva une nuit ou l'autre, que ce bâton de poirier sauvage se mit à osciller lentement puis, de plus en plus vite, en heurtant alternativement le meuble et la cloison. On eût dit le balancier affolé d'une horloge à gaine. L'éleveur et les siens auraient été effrayés si le *Petit Albert* ne leur avait appris que ce tic-tac insolite n'était pas un présage de mort. L'oscillation

lente du bâton signifiait simplement que l'âme du dernier défunt de la famille souffrait dans les flammes du purgatoire ou de l'enfer. L'oscillation rapide, quant à elle, révélait que l'âme n'était pas en peine et avait pu gagner, saine et sauve, le paradis.

Que penser des grimoires fantaisistes de tout acabit? Ce qu'en disait le bon vieux curé Beuret des Breuleux: «La prière est le meilleur des conseillers.»

Texte de Jules Surdez, traduit par Aurélie Reusser-Elzingre et extrait du livre «Vouivres, sorcières, grimoires et loups-garous: Contes et légendes du Jura»

## Lexique

**Fôle** : conte ou récit fantastique jurassien ; légende locale transgressive, souvent effrayante.  
**Absoute** : cérémonie terminant l'office des morts, faite autour du cercueil.  
**Orfraie** : chouette au cri sinistre (par confusion avec effraie).